

<https://helda.helsinki.fi>

Exercices en infra-physique, pour une nouvelle philosophie de la nature

Lindberg, Susanna

2020-06-01

Lindberg , S 2020 , ' Exercices en infra-physique, pour une nouvelle philosophie de la nature
' , Terrestres , no. 14 . <
<https://www.terrestres.org/2020/06/01/exercices-en-infra-physique-pour-une-nouvelle-philosophie-de-la-nature/>
>

<http://hdl.handle.net/10138/318068>

cc_by_sa
publishedVersion

Downloaded from Helda, University of Helsinki institutional repository.

This is an electronic reprint of the original article.

This reprint may differ from the original in pagination and typographic detail.

Please cite the original version.

Exercices en infra-physique, pour une nouvelle philosophie de la nature

Susanna Lindberg

1 juin 2020

Rejetant tout système, Le toucher du monde, Techniques du naturer, écrit par David G et Sophie Gosselin, propose une pensée sensible qui accueille l'événement Gaïa sans l'en force transcendante. En rendant compte des inventions techniques du naturer, cette oeuvre d'éco-philosophie est une réponse au besoin existentiel de vivre et de s'inscrire les plis d'une Terre animée.

MOTS-CLEFS Habiter Monde Nature Philosophie Technique Tournant ontolog

Temps de lecture : 16 minutes

Dans l'impressionnant livre de Sophie Gosselin et David G Bar *toucher du monde. Techniques du naturer* (éditions Dehors, 2 l'enjeu déclaré n'est rien moins que de réinventer le rapport a monde. Le monde ? Partout, il y a la nature, or la nature n'est : totalité substantielle et rationnelle mais ouverture et mouvement illimité du *naturer* (p. 16). Pour penser le mouvement du naturer – sa poussée, sa secrét son *se tramer* – il convient de saisir en quoi il n'est rien d'autre que la techni Mais on ne comprendra cela qu'en déplaçant aussi la question de la techniqu déplacement qu'il s'agissait pour nous d'opérer consistait à repenser la tech non plus depuis le postulat de la supériorité de la dimension intelligible, mai depuis la prise en compte de la dimension sensible. Ce déplacement oblige à reconsidérer ce que nous entendons par sensible en le pensant par-delà tout opposition dialectique avec l'intelligible. Le sensible est d'abord *puissance* d toucher et d'être touché : puissance-matière qui ne peut être pensée à partir catégories ontiques (relatives à ce qui est donné) mais seulement selon les te

de l'approche pathique (attentive à ce qui arrive, à ce qui se passe, à l'événement (p. 378). Pour porter cette *technique touchante* en paroles, Gosselin et Bartoli démantelent une longue tradition de la philosophie de la technique et formulé nombre de nouveaux concepts, à la fois lumineux et pourtant souvent arythmés (parce que contre-linguistiques, comme *le se tramer*). Qu'est-ce qui motive travail tectonique ?

Jean-Luc Nancy a écrit dans *Corpus* que « toute la philosophie de la nature est à refaire, si la "nature" doit être pensée comme l'exposition des corps »¹ Jean-Luc Nancy, *Corpus*, Paris, Métailié, 2006, p. 34, cité dans Sophie Gosselin et David Bartoli : *Le toucher du monde. Techniques du naturer*. Paris, Éditions Dehors, 2019, p. 394. Si Nancy a créé une pensée extraordinairement féconde de l'être singulier pluriel des corps articulés depuis leur "ex-peau-sition", il n'a pas pour autant développé la philosophie de la nature dont il énonce ici la nécessité. Par le motif² éco-technie » Nancy nomme déjà l'éco-technie dans *Corpus, op cit.*, mais il développe aussi ce motif notamment dans *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1996, p. 158-166, et dans *Le sens du monde*, Paris, Galilée, 1993, p. 159-162, aussi 211-212., il fait certes signe vers la possibilité de penser la nature à travers la technique, mais comme cet « éco » désigne probablement davantage l'éco-technique que l'éco-logie, l'éco-technie ne débouche finalement pas sur la *techno-nature* elle-même – sur la nécessité de penser la nature comme technique et la technique comme nature.

Sur fond de cette attente mise en mots par Nancy, il est réjouissant de découvrir la philosophie de la nature enfin refaite par Sophie Gosselin et David Gé Bartoli dans leur livre extraordinaire *Le toucher du monde. Techniques du naturer*. Ce livre ne s'adresse pas spécialement à Nancy mais développe une réflexion et une création libre se mouvant dans un paysage intellectuel beaucoup plus vaste, peuplé de

grands noms de la pensée française du 20^{ème} siècle (Blanchot, Derrida, Foucault, Deleuze, Guattari, Jullien, Bailly, Deligny), ainsi que de l'anthropologie et de la géographie. D'un côté, pour exposer l'être-des-corps, *Le toucher du monde* s'inspire de la phénoménologie, notamment de l'idée, formulée par Merleau-Ponty, du *chi* du touchant-touché qui fait la chair (p. 248-253). De l'autre côté, pour déjouer les tentations naturalistes de la phénoménologie, Gosselin et Bartoli se réfèrent à Derrida et surtout à sa pensée du *pharmakon* de l'écriture (p. 71-78, 158-159) et du *khôra* (p. 316-317) et de la spectralité (386), termes qui suggèrent que ce qui apparaît n'est pas tant la chose même que son signe, qui tire son sens non pas directement du réel mais depuis une activité inconsciente de mémoire et d'imagination. Enfin, pour dépasser la négativité de la déconstruction, Gosselin et Bartoli suivent la leçon de Deleuze, Guattari et aussi de Nancy en développant un réseau de nouveaux concepts – *naturer, tramer, approcher, tracer, intensifier, infra-physique...* – qui permettent de *tracer*, puis d'*inscrire*, ce qui se propose comme une nouvelle expérience de la nature.





Un nouvel agencement de concepts

Le résultat est un agencement de concepts qui laisse voir l'être d'une nouvelle façon. *Le toucher du monde* reflète la même pulsion métaphysique qui a généré depuis le début du 21^{ème} siècle, de nombreux traités de métaphysique (y compris dans la philosophie analytique) et de nouveaux systèmes métaphysiques (notamment ceux qu'on regroupe sous le titre de réalisme spéculatif ou d'Ontologie Orienté Objet, dont par exemple *Forme et objet* de Tristan Garcia³ Tristan Garcia, *Forme et objet: Un traité des choses*. PUF 2010.). Certains de ces systèmes témoignent d'un souci écologique (Levi S. Bryant⁴ Levi R. Bryant, *Cartography. An Ontology of Machines and Media*. Edinburgh University Press 2014.) et tous sont conscients du statut spéculatif des systèmes métaphysiques d'aujourd'hui, ce qui fait que souvent ils côtoient la littérature et l'art. Si on lit *Le toucher du monde* sur ce fond comme un traité d'ontologie contemporaine, il se distingue clairement de ces systèmes en ce que, se nourrissant d'un terrain phénoménologique et post-structuraliste, il refuse de s'établir en une ontologie mais se veut plutôt, comme le dit Jullien, une « opération de désontologie » (p. 91) ; et il refuse d'ériger un système métaphysique qui lui paraîtrait instrumentaire totalitaire, mais se comprend plutôt comme une « *infra-physique* capable d'accueillir *l'événement d'une advenue* et *l'espace sous-jacent* depuis lesquels ils se déploient » (p. 91). Rejetant tout système, il n'est pas non plus une *machine* conceptuelle, mais vraiment un *paysage* où des traces et « chevêtre » de pensée se croisent sans fin pour rendre possible quelque chose qui est peut-être une éco-philosophie. Car tout autant qu'une infraphysique, ce livre est une réponse au besoin existentiel de se rapporter au monde naturel.

Jusqu'à très récemment, il a fallu un certain courage pour écrire une philosophie de la nature motivée par un souci écologique. Surtout en France, l'écologie a longtemps été rejetée de la philosophie par des humanistes qui y voyaient une continuation du totalitarisme nazi (parce que les premiers grands traités de l'écologie philosophique étaient allemands ?) ou par des esthètes urbains qui voyaient juste des rêveries *new age* californiennes, en sorte que seuls quelques solitaires comme Michel Serres y prêtaient attention. Mais on pourrait aussi dire que ce rejet fut la grande erreur de la pensée française du 20^{ème} siècle autrement fructueuse. Aujourd'hui, nulle personne qui suit un tant soit peu les sciences de la vie et de la terre ne peut ignorer les très grandes menaces environnementales auxquelles il *faut* réagir : le réchauffement climatique, la sixième extinction, aussi d'autres catastrophes comme par exemple le plastique qui étouffe les systèmes aquatiques, et l'agriculture intensive qui appauvrit les sols.

Aujourd'hui, heureusement, les réactions ne manquent plus, surtout celles, scientifiques, politiques, artistiques ou citoyennes – ou celles des jeunes des mouvements comme Fridays for Future ou Extinction Rebellion. Mais il est également impératif de faire face à la situation philosophiquement, de trouver des outils, des techniques de penser, et finalement aussi des assises dés/ontologiques. Voilà ce que font Bartoli et Gosselin, offrant une « infra-physique » à la mesure d'un monde où la nature bouge sous les pieds. Ils sont motivés par des soucis éthiques dont ils signalent surtout la bio-technologie (p. 380-384), le transhumanisme (p. 384-387) et la crise écologique (p. 387-390), et dont la dangerosité tient en partie aux limitations de la conception de la technique sur laquelle ils évoluent. C'est autant pour des raisons politiques que pour des raisons philosophiques qu'il est important de révéler ce qui dans la conception traditionnelle de la technique soutient l'époque calamiteuse – et comment penser la technique autrement.

Plutôt que de chercher la structure idéale du monde, Bartoli et Gosselin expo

structure *technique*. Ils pensent la technique, contrairement à ses interprètes traditionnelles, instrumentalistes ou systémiques, comme le *mouvement du naturer*. La nature *se fait* lorsque les corps se rapportent les uns aux autres « techniquement ». Envisagé comme le mouvement même de la nature, la technique se pense comme la *techné* la plus originaire où la technique et l'art sont encadrées. La *techné* originaire s'exprime bien sûr aussi dans la rationalité instrumentale et dans l'idéalité scientifico-politique, mais *Le toucher du monde* privilégie surtout à ses autres expressions, notamment dans l'art et dans les pratiques des peuples indigènes. Cette pluralité des sources est importante, ce qui permet à Gosselin et Bartoli de contourner la tentation de s'appuyer trop lourdement sur un mythe (par exemple de Gaïa) en attirant plutôt l'attention sur l'infinité des traces et des inscriptions diverses.



Nature et naturer

Le livre *Le toucher du monde* se divise en trois grandes parties intitulées par verbes transitifs : *se tramer*, *approcher*, *tracer*. On peut lire ces termes comme réponses que donnent Gosselin et Bartoli aux trois grandes questions classiques de l'être, de la connaissance et de l'œuvre.

La philosophie de la nature de Gosselin et Bartoli expose l'être comme nature, non pas comme unité substantielle ou rationnelle, mais comme un *mouvement* infini du *naturer*. Le *naturer* se déploie en *se tramant* : « Le *se tramer* est tout entier pris dans le mouvement du *naturer*, qu'il faut comprendre non pas comme un ordre immuable de propriétés et de lois, mais l'infinité des variations sensibles du corps » (p. 28). *Se tramer* est la poussée terrestre liée aux rencontres, aux accidents et aléas de la terre (ibid.). Tout comme la nature n'est pas un être fini, l'infinité de corps, le *naturer* n'est pas *une* force souterraine mais l'infinité des écarts entre les existants : « Il n'y a de monde que depuis l'épreuve du *naturer*, tant que le *naturer* ouvre la possibilité d'une multiplicité des mondes. Un monde *consiste* (prend consistance) à travers la co-advenue des existants depuis une puissance sous-jacente constituée d'une infinité de traces, c'est-à-dire d'arabesques de différenciation et de formation de la matière » (p. 59). « C'est dans les écarts de la nature [...] que quelque chose se trame » (p. 34).

Gosselin et Bartoli ne pensent pas la *technique* selon le paradigme moderne (instrumentaliste ou systémique) mais comme l'articulation qui accompagne le mouvement du *naturer* : « La technique n'est donc plus ici pensée relativement à la faire d'un agent mais comme articulation d'une trame d'espaces et de temps déployant à *travers* les corps depuis la persistance d'une poussée impersonnelle. Cette trame d'espaces et de temps articule une *inscription* à même les écarts du *naturer*. » (p. 127). La nature est donc conçue « comme mouvement persistant du *naturer*, comme infinité d'écarts, d'événements et de variations sensibles qui s'ouvrent depuis la possibilité d'un *se tramer*, d'une poussée arachnéenne. »

La technique n'est donc pas un moyen du corps mais un mouvement de se tramer, qui, avant toute intention et conscience, naît dans la nuit intime des corps, le traverse et peut éventuellement prendre la consistance d'une trame qui s'enchevêtre à d'autres trames (p. 56-57). Lorsque le monde se trame, la technique s'inscrit ainsi dans son mouvement. L'existence est technique, et la technique consiste en ce que les existants s'ouvrent les uns aux autres, co-adviennent, habitent les uns près des autres à l'écart des autres : font monde (p. 127).

« L'enjeu consiste à libérer le mouvement du naturel de toute tentative de capture » (p. 58) en sorte que « la singularité d'un existant ne se confond donc pas avec l'individualité pensée comme unité indivisible ». Il faut plutôt penser l'existence selon une constellation qui « articule un double mouvement d'individuation et de déindividuation, double mouvement qui articule une inscription » (p. 87). Pour que ce double mouvement puisse avoir lieu, il faut résister à la localisation et la clôture des corps, et les ouvrir aux traces latentes précédant l'individuation, aux autres absents ("spectraux"), bref, les ouvrir au *dehors*. Voilà ce que fait l'*infraphysique*. Elle est une pensée qui s'expose au dehors, à l'écart, à la forme ou à l'image en train de se prendre – à la dimension préindividuelle du monde (91-93, 130).

La deuxième partie, *Approcher : de la connaissance ontique à la co-naissance pathique* démonte le concept traditionnel de connaissance tout en tissant à sa place une pensée de *co-naissance* qui, bien que déjà nommé par Claudel (p. 144), a ici un statut philosophique complet. Suivant la définition de Heidegger, selon laquelle la technique n'est pas un instrument mais une forme de savoir, Bartoli et Gosselin interprètent la question de la connaissance comme question de la technique et présentent celle-ci à travers son histoire. Ce point de vue ouvre une autre histoire de la technique, où la question de la technique ne revient pas à réaliser des objets humains mais à *voir* le monde en train de se tramer ; regard redoublé par différentes façons de *faire voir* ce tramage à travers diverses techniques

d'exposition et de présentation. Il n'est donc pas étonnant que la démonstration cesse de montrer les limites de l'interprétation scientifique de la technique en référant plutôt aux techniques de la *peinture*, depuis Lascaux via Léonard jusqu'à Turner et Dubuffet.

Gosselin et Bartoli commencent leur histoire de la technique par les techniques de chasse que Bataille découvre dans les peintures pariétales de Lascaux. Dans ces dessins, disent-ils, dessiner l'animal n'est pas le capturer une deuxième fois son image mais « bien plutôt accueillir l'écart irréductible entre le chasseur et la proie, écart qui se déploie dans les contours toujours mouvants de la nature » (133). Comme le dit Bailly, dans ces images « le visible recèle le caché » qui est pour ainsi dire l'intimité du visible » (134). Gosselin et Bartoli poursuivent : « la nuit est l'écart insaisissable en lequel la vie peut sans cesse se renouveler. De la nuit de sa cachette, l'animal tisse les relations avec les êtres qui l'entourent. Au creux de l'écart, il peut se réinventer, redéployer un nouveau mouvement, un nouveau geste. [...] [Car] à travers l'événement que marque l'irruption de l'animal, c'est l'événement même du naturer qui se donne à sentir, l'événement de son advenue incommensurable. Et la beauté [...] » (p. 135).



Techniques

Dans le monde préhistorique imaginé ici, les techniques de la chasse et du de visent la proie dans sa proximité, dans sa fuite et sa disparition victorieuse. I conducteur de l'histoire de la technique-connaissance racontée par Gosselin Bartoli est cet écart entre le chasseur de la connaissance et sa proie où, presq paradoxalement, plus l'écart diminue, moins le chasseur connaît sa proie et l'écart se creuse, plus le chasseur connaît la *proie* telle qu'*elle* se montre – le chasseur connaît alors la difficulté d'approcher les trames de sa vie. Dans un premier temps, ce paradoxe s'illustre dans la lecture que font les auteurs du grec, d'abord de l'époque homérique où, « de rite initiatique qu'elle était, la se transformera en acte de guerre, d'une guerre livrée contre le non humain, une dialectique qui n'aura de cesse d'opposer l'homme à l'animal, le civilisé nature sauvage » (p. 136) et ensuite de l'époque classique qui réduit la techni définitivement à un moyen. « La réduction de la technique en un ensemble d moyens déterminés par une fin est indissociable d'un processus de neutralis de la dimension pathique du geste technique, dimension qui seule permettai d'accueillir à la fois la dimension imperceptible du naturer et son caractère événementiel. » (p. 140). Cette neutralisation s'affine dans le travail de Plato comme le montrent Gosselin et Bartoli par une lecture, fort à propos, de la métaphore de la *technique de la pêche à la ligne* présentée dans le *Sophiste*, c Platon fait une distinction entre la technique sophistique permettant une ch matérielle et le savoir philosophique permettant une chasse immatérielle de

La différence entre ceux qui réduisent l'écart et ceux qui le perçoivent se rejo l'époque moderne, notamment entre les scientifiques et les peintres. La mét de la connaissance scientifique depuis la Renaissance jusqu'à nous est la mét expérimentale : « N'y a-t-il pas paradoxe à dire que la science moderne *décc* rationalité immanente à la matière en la *transformant* ? C'est en effet ce par que réalise la méthode expérimentale moderne. Celle-ci consiste à construire

expériences afin de vérifier des démonstrations, des lois, c'est-à-dire des ra
universels et nécessaires échappant aux variations indéfinies de la matière. >
174-175). Les conséquences sont énormes : l'espace et le temps deviennent u
dimension quadrillée hors-sol (p. 197), les corps sont virtualisés (p. 198), et
finalement la science elle-même, de connaissance de la nature, devient tech
science qui s'accepte comme une technique de simulation des processus nati
comme une production des corps (comme le montrent bien Hottois et Stenge
243-246).

La peinture moderne, au contraire, s'est souvent confrontée à l'écart dans le
en tant que celui-ci est imprégné d'invisible. C'est ce qui caractérise déjà la
technique du *sfumato* qui rend les contours imprécis, inventée par Léonard d
: « Si Léonard reprend à son compte l'approche mathématique et mécanique
nature défendue par Alberti, approche qui prépare l'avènement de la science
moderne avec Galilée, il ouvre aussi, à travers l'invention du *sfumato*, le fray
d'une autre voie, d'une voie qui échappe à la mathématisation et mécanisati
la *physis*. » (p. 161). Le *sfumato* n'est pas une image indistincte mais le «
déploiement de la *physis* en tant que spectralité » (p. 164). Parmi les peintres
auront étudié la présence spectrale de la nature, Gosselin et Bartoli nommen
surtout Turner et Dubuffet : « Turner tente de se situer, à l'instar de Dubuffe
plus près du moment d'éclosion, c'est-à-dire de laisser advenir, à la surface
toile, le "moment technique" du *naturer* » (p. 237). Ce n'est pas une techni
à représenter la nature mais la découverte de la technique qu'est la nature, co
produit à même l'infinité des traces lors du « passage des traces aux tracés d
depuis l'espacement de l'articulatoire » (p. 240). Ce que les peintres touchen
les philosophes le connaissent aussi : Agamben l'appelle *puissance* et Merleau
Ponty l'appelle *l'élément de la chair*.

Cette apparition de la « nature » qui se donne en se déroband, mais qui laisse

même retracer ses traces, signale le passage de la connaissance à ce que Gosi
Bartoli appellent co-naissance : « ce que nous tentons de penser comme co-
naissance vise [...] à ouvrir un monde capable d'accueillir et d'articuler la pui
instable du naturer » (p. 260). « La co-naissance consiste d'abord dans l'art
laisser vivre l'écart, l'espacement articulatoire, en lequel persiste la puissance
comme puissance de transformation ou puissance métamorphique. À ce titre
co-naissance se démarque de l'approche interactionniste promue par la tech
science » (p. 262).

Dans la philosophie moderne, pensée depuis le sujet, les questions de l'être e
connaissance débouchent sur l'œuvre (qui articule et présente la connaissan
l'être). *Le Toucher du monde* ne connaît pas de sujet car il pense à même la
pluralité de toutes sortes de corps, humains et non humains. Plutôt que d'éri
une œuvre totale, la dernière partie du livre *Tracer : de la métaphysique à
l'infra-physique*, demande comment *habiter* le monde. Au lieu de survoler le
les auteurs demandent au plus près du mouvement du naturer comment
accompagner ce mouvement et s'y *inscrire*. Après avoir montré comment le
naturer se déploie comme technique, le livre conclut ainsi en montrant com
la technique est ce qui rend possible un habiter » (p. 266). C'est en y *habitan*
l'existant s'inscrit au monde.





Habiter la Terre

Gosselin et Bartoli suivent l'impulsion de la grande interprétation heideggér de l'époque de la technique en ce qu'ils pensent comme lui que l'onto-techn moderne a fini par écraser tout savoir-habiter-le-monde. Comme Heidegger, ils cherchent donc une nouvelle possibilité d'habiter le monde mais contrairement à lui, ils ne la cherchent nullement dans la refondation de la communauté historique sur le fondement de la Terre (rendue somme toute silencieuse par Heidegger) mais dans une plongée dans la Terre elle-même en suivant les lignes de son foisonnement minéral, végétal, animal et humain dans toutes ses formes.

L'onto-technologie des temps modernes désire *marquer* la terre en y apposant un quadrillage mathématique qui permette de substituer le sol par un espace-temps abstrait hors-sol. Sa meilleure illustration est la cité moderne : « Les constructions urbaines et industrielles de la modernité, du chemin de fer au réseau numérique passant par le réseau (auto)routier ne sont que des prolongements d'une conception de la nature reconstruite selon les seuls principes mathématiques. Le réseau numérique n'est que la version ultime d'un déploiement réticulaire qui

conquis l'ensemble de la planète Terre » (p. 270). Gosselin et Bartoli désirent rompre avec ce quadrillage (comme on peut désirer marcher pieds nus sur la terre). Pour cela, il faut désapprendre à marquer la terre et apprendre à « découvrir la possibilité d'une *inscription* dans les écarts du naturel » (p. 266). Voilà ce qu'il faudrait la technique au sens recherché ici : « La technique est ce qui rend possible d'habiter, l'articulation d'un espace sensible comme condition de l'être-avec » (ibid.). Habiter est donc une possibilité technique qui continue la croissance du naturel lorsque les existants s'inscrivent dans des processus déjà en cours, ajoutant leur propre force aux forces qui sont déjà en jeu. « L'intervention humaine s'inscrit dans un champ de forces dont elle est indissociable. Dans l'inscription, l'espace entre les forces s'articule, se déploie en formes. Cet espace est toujours mouvant, sans début ni fin assignables dans l'espace et dans le temps, puisqu'il les précède et les rend possible. En ce sens, l'inscription déploie une singularité d'espaces et de temps, elle ouvre et elle conditionne l'expérience du paysage (*topos*) » (p. 269).

L'habitation recherchée dans ce livre se réalise en *paysages*. Penser la place d'un paysage ne signifie pas penser depuis un point de vue de survol englobant, mais depuis les passages à travers, voire *dans* le paysage. Le paysage consiste en rencontres plus ou moins fortuites, et il est ce qui rend possible une co-habitation. « Le paysage (*topos*) prend forme dans l'enchevêtrement de ces tracés » (p. 292). Le paysage (*topos*) prend forme dans les écarts entre les lignes, à travers les rencontres, les divergences de parcours ou les points d'arrêt du mouvement. Les lignes expriment les mouvements d'une multiplicité des corps qui dans leur commerce inscrivent une manière d'être au monde à la fois singulière et commune » (p. 293).

L'infra-physique se définit maintenant comme un savoir-faire conforme à un paysage. « On parlera alors d'infraphysique, considérant cette approche qui »

pas du particulier à l'universel et de la partie au tout, mais du commun au sir qui pense le *naturer* comme divers apparaissant sans postuler de principe unificateur et totalisant. L'infraphysique ne vient pas après la nature, mais t articule la *physis* de part en part » (p. 298). L'infraphysique suit le mouveme naturer comme un geste technique qui s'entend comme un aller-avec (*ibid*). n'est pas seulement pathique car elle révèle « l'épaisseur sensible du paysag (*topos*) [qui] est prise dans une profondeur du champ spectrale composée de les traces latentes de l'espace d'inscription » (p. 297). Elle saisit la présence spectrale » des corps comme mémoire, et les accompagne jusqu'à « l'image-naissante » où ils deviennent visibles.

Pour mieux cerner l'approche infraphysique, Gosselin et Bartoli signalent en la techno-science contemporaine fait voir le monde à travers une « phénoménotechnique » où les phénomènes sont scénographiés techniquement (306-307) – et où même les corps sont des produits. L'*inscription* cherchée d *toucher du monde* est à l'opposé de cette *opération* techno-scientifique (p. 3 Elle s'illustre le mieux par l'art – les auteurs citent encore Warburg, Duchan Dubois, Guzmán... – et surtout par l'anthropologie, dont la présence est mas dans la partie sur l'habiter. Gosselin et Bartoli multiplient les exemples sur d'autres façons d'habiter le monde, notamment les mondes orientaux (Julie Fukuoka) et indigènes (Viveiros de Castro, Danowski, Descola, Glowszewski, Brunois, Martin) et le monde des enfants autistes décrit par l'éducateur spéc Fernand Deligny. Toutes ces expériences d'habiter, non conformes au stand occidental et par ailleurs très variées, redoublent les expériences ordinaires (chacun par des possibilités d'autres expériences, qui se font sentir de manière *sylversatile* : « À l'inverse de l'universalité postulée depuis l'ontologie unifie la cité européenne, l'expérience de la duplicité ontologique ouvre l'existence humaine à la sylversatilité qu'elle n'a cessé de refouler. Contraction de "sylv

(sauvage, forêt) et de “versatile” (capable de retournement, duplicité ou ambivalence ontologique), nous appelons sylversatilité ce qui, dans l’épreuve du monde, nous expose à des entités non conventionnelles, non sociales, non humaines, marginales ou liminaires, c’est-à-dire aux diverses manifestations des puissances métamorphiques du naturer à partir desquelles un monde peut advenir » (p. 362-363).

Si j’avais un désaccord avec *Le toucher du monde*, il porterait sur une question technique de philosophie, sur l’interprétation du terme philosophique de *khôra* : risque-t-on pas ici de le rabattre à la simple hylé? Mais peu importe, car la *sylversatilité* a une autre portée. Car il est vrai que la *khôra* se donne comme dimension transcendante, alors qu’ici on cherche tout autre chose : les rencontres des êtres réels qui font un paysage concret, *concrecent*. Là où la chose reste éternellement dans l’ombre, la *sylversatilité* de ces rencontres donne corps au monde, chair, joie et sérieux au paysage déployé dans *Le toucher du monde*.

Notes

1. † Jean-Luc Nancy, *Corpus*, Paris, Métailié, 2006, p. 34, cité dans Sophie Gosselin et David Gé Bartoli : *Le toucher du monde. Techniques du naturel*, Paris, Éditions Dehors, 2019, p. 394
2. † Nancy nomme déjà l’éco-technie dans *Corpus, op cit.*, mais il développe aussi ce motif notamment dans *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1991, p. 158-166, et dans *Le sens du monde*, Paris, Galilée, 1993, p. 159-162, ainsi qu’à la fin du livre, p. 211-212.
3. † Tristan Garcia, *Forme et objet: Un traité des choses*. PUF 2010.
4. † Levi R. Bryant, *Onto-Cartography. An Ontology of Machines and Media*, Edinburgh University Press 2014.

